

Texte complémentaire (page 213 du manuel)

Les Aventures de Tom Sawyer, chapitres VII et VIII

VII

Plus Tom cherchait à s'absorber dans son travail, plus ses idées vagabondaient. Il soupirait, il bâillait ; de guerre lasse il n'insista plus. Il lui semblait que l'heure du déjeuner n'arriverait jamais. La chaleur était accablante, sans un souffle d'air. Dormir semblait la seule occupation possible. Dans la classe, le murmure confus de vingt-cinq écoliers engourdissait l'esprit comme un bourdonnement d'abeilles. Au loin, sous un soleil de plomb, Cardiff Hill étageait ses pentes vertes à travers une brume de chaleur. À l'exception de quelques oiseaux qui planaient paresseusement, et de quelques vaches qui sommeillaient, aucun être vivant n'était visible.

Tom ne pensait qu'à une chose : être libre. En attendant, il avait besoin, pour passer le temps qui lui paraissait interminable, d'une occupation digne de monopoliser son attention. Il fouilla dans ses poches et soudain sa figure s'éclaira d'une lueur de gratitude qui, à son insu, était une prière : il avait retrouvé la boîte à amorces qu'il retira avec précaution. Il en sortit le scarabée qu'il mit sur son pupitre. Peut-être l'insecte, lui aussi, fut-il pénétré d'une gratitude qui équivalait à une prière, mais son illusion fut de courte durée car lorsqu'il se mit en mouvement, Tom, à l'aide d'une épingle, l'obligea à changer de direction.

Joe Harper, le grand ami de Tom, était assis à côté de lui. Il éprouvait les mêmes impressions et s'empessa de se passionner pour le spectacle qui s'offrait à lui. Pendant toute la semaine les deux gamins étaient de grands amis, et le samedi ils se rencontraient sur le champ de bataille à la tête de leurs armées. Joe tira une épingle du revers de son veston et collabora à l'instruction du prisonnier. Devant l'intérêt croissant que présentait le jeu, Tom déclara bientôt qu'on ne s'y reconnaissait plus et qu'il n'y avait plus moyen de savoir à qui c'était le tour. Il mit sur le pupitre l'ardoise de Joe, sur laquelle il traça une ligne de démarcation.

– Comme ça, quand il ira de ton côté tu le dirigeras comme tu voudras, je n'y toucherai pas ; s'il vient de mon côté, tu le laisseras tranquille jusqu'à ce qu'il repasse du tien.

– Entendu ; à toi de commencer.

Au bout d'un moment le scarabée s'enfuit de l'hémisphère Tom et passa à l'équateur. Persécuté par Joe, il retourna chez Tom, et ainsi de suite. Pendant que l'un des gamins se consacrait à la conduite du scarabée, l'autre était tout aussi absorbé à le regarder faire ; le reste de l'univers n'existait plus pour eux. Les deux têtes étaient l'une contre l'autre au-dessus de l'ardoise. La chance paraissait sourire à Joe. Le scarabée essayait de passer d'un côté, puis de l'autre, puis revenait ; il finissait par être aussi agité, aussi impatient que les enfants eux-mêmes ; mais à diverses reprises, quand le passage paraissait libre et qu'il avait, si on peut dire, la victoire à sa portée, un habile coup d'épingle de Joe lui faisait rebrousser chemin et le ramenait de son

côté. Bientôt Tom n'y tint plus ; la tentation devint trop forte : il allongea le bras et intervint du côté qui lui était interdit. Joe sentit la moutarde lui monter au nez.

- Tom, laisse-le tranquille.
- Rien que pour le redresser, Joe.
- Non, ce n'est pas le jeu ; laisse-le tranquille.
- Oh, ça va ! il ne s'agit pas de grand-chose.
- Bas les pattes, que je te dis.
- J'y toucherai si je veux, après tout.
- Il est de mon côté, ça n'a rien à faire.
- Et puis donc, Joe, à qui est-il le scarabée ?
- Ça m'est égal, il est de mon côté, tu n'y toucheras pas.
- Je ferai ce qui me plaît. Il est à moi en fin de compte.

Un formidable coup de badine tomba sur les épaules de Tom, puis sur celles de son voisin ; et pendant deux minutes on vit un nuage de poussière voler au-dessus des vestes de l'un et de l'autre, à la grande joie de toute la classe. Absorbés par leur jeu, les deux amis n'avaient pas remarqué qu'au bruit habituel avait succédé un grand silence, pendant que, sur la pointe des pieds, le maître était venu voir ce qui les intéressait à ce point. Il avait même assisté à une partie de la représentation avant d'y mettre fin par son intervention personnelle.

La classe finie, Tom courut vers Becky et lui chuchota à l'oreille :

– Mets ton chapeau et fais comme si tu rentrais chez toi ; quand tu seras arrivée au tournant, laisse passer les autres et reviens par la petite allée. Je ferai le même trajet en sens inverse.

Becky partit avec son groupe, Tom avec le sien. Peu après, les deux enfants se rencontrèrent et revinrent dans la salle de classe où il n'y avait plus personne. Ils s'assirent sur un banc avec une ardoise devant eux. Tom donna à Becky un morceau de craie et, guidant sa main sur l'ardoise, l'aida à dessiner une maison aussi merveilleuse que la première. Quand les questions d'intérêt artistique furent épuisées, le bavardage reprit ses droits. Tom demanda :

- Aimes-tu les rats ?
- Non, je les ai en horreur.
- Moi aussi quand ils sont vivants. Je veux dire les rats morts, ceux qu'on fait tourner au-dessus de sa tête avec une ficelle.
- Non, de toute façon, je ne les aime pas. Ce que j'aime c'est le chewing-gum.
- Oh ! moi aussi, je voudrais bien en avoir un morceau.
- J'en ai un, je vais te le laisser mâcher un peu ; après tu me le rendras.

Marché conclu ; ils mâchèrent chacun leur tour en balançant les jambes de contentement.

– As-tu jamais été au cirque ? demanda Tom.

– Oui ; et papa m'a promis de m'y emmener encore si je suis sage.

– J'ai été au cirque trois fois, quatre fois... Tu parles, c'est autre chose que d'aller à l'église. Au cirque il se passe tout le temps quelque chose. Quand je serai grand je serai clown dans un cirque.

– Oh oui ! comme ce doit être amusant de se peindre la figure comme ils le font !

– Et ils gagnent beaucoup d'argent, presque tous un dollar par jour. C'est Ben Rogers qui me l'a dit. Dis, Becky, as-tu déjà été fiancée ?

- Qu'est-ce que c'est que ça ?
- Eh bien, fiancée pour te marier.
- Non jamais.
- Ça te ferait plaisir ?

– Peut-être. Je ne sais pas... En quoi cela consiste-t-il ?

– En quoi cela consiste ? Cela ne ressemble à rien d'autre ; simplement, on dit à un garçon qu'on n'épousera jamais, jamais que lui, et puis on s'embrasse, et voilà tout. Tout le monde fait ça.

– S'embrasser ? Pourquoi s'embrasser ?

– Parce que... c'est pour... enfin ils font tous ça.

– Tous ?

– Mais oui, bien sûr, tous ceux qui aiment quelqu'un... Est-ce que tu te rappelles ce que je t'ai écrit sur l'ardoise ?

– Ou-oui.

– Qu'est-ce que c'était ?

– Je ne te le dirai pas.

– Veux-tu que je te le dise ?

– Ou-oui, mais pas aujourd'hui.

– Si, maintenant.

– Non, pas maintenant... Demain.

– Si, maintenant. Je te le dirai tout bas, dans le creux de l'oreille.

Becky hésitait. Qui ne dit rien, consent, pensa Tom. Il lui passa son bras autour de la taille, et tout bas, timidement, bouche contre oreille, il murmura : « Je t'aime » et ajouta :

– Dis-le-moi tout bas, toi aussi.

Elle résista un instant et finit par dire :

– Tourne la tête, pour que tu ne me voies pas, et je le dirai. Mais il ne faut raconter ça à personne, Tom. À personne, c'est promis ? c'est juré ?

– Je ne le dirai à personne, Becky.

Et il tourna la tête. Elle se pencha timidement jusqu'à ce que son haleine fît remuer les boucles de Tom, et murmura : « Je t'aime. »

Alors elle se leva et, poursuivie par Tom, courut autour des bancs et des pupitres pour se réfugier finalement dans un coin en se protégeant le visage de son tablier. Tom la prit par le cou.

– Eh bien, Becky, maintenant nous n'avons plus qu'à nous embrasser. N'aie pas peur.

Et il lui tirait les mains qui tenaient le tablier.

Petit à petit elle céda et baissa les mains ; elle était toute rouge. Tom l'embrassa.

– Voilà, Becky. Et maintenant tu n'aimeras plus personne d'autre que moi, et tu n'épouseras personne d'autre que moi. C'est promis ?

– Je n'aimerai plus personne d'autre que toi, et je n'épouserai personne d'autre que toi. Mais toi aussi tu n'épouseras personne d'autre que moi ?

– Bien sûr, ça va de soi. Ça en fait partie. Et en allant à l'école ou en revenant à la maison, nous serons ensemble quand personne ne nous verra, et dans les réunions tu me choisiras toujours et je te choisirai toujours, parce que c'est comme ça qu'on fait quand on est fiancé.

– C'est gentil tout plein ! Je ne savais pas.

– On va bien s'amuser ! Lorsque Amy Lawrence et moi...

À la façon dont les grands yeux le regardèrent, Tom comprit qu'il avait fait une gaffe. Affolé, il se tut.

– Oh, Tom ! Alors je ne suis pas la première avec qui tu t'es fiancé ?

Et Becky se mit à pleurer.

– Ne pleure pas, Becky, je t'assure qu'elle n'a plus d'importance pour moi.

– Ça n'est pas vrai, Tom ; je ne te crois pas.

Tom tenta de lui passer les bras autour du cou mais elle le repoussa, se tourna vers le mur et continua à pleurer. Tom pria, supplia ; elle le repoussa à nouveau. Alors il en fit une question d'amour-propre ; il sortit à grands pas de la salle de classe. Un moment, il attendit, agité et mal à l'aise ; de temps à autre, il regardait la porte, espérant que Becky allait se raviser et venir le rejoindre. Peine perdue. Alors il commença à s'inquiéter et à se demander si ce n'était pas lui qui était dans son tort. Il eut beaucoup de mal à se résoudre à faire de nouvelles avances mais il prit son courage à deux mains et rentra. Becky était toujours dans son coin, face au mur, elle pleurait toujours. Le cœur du gamin battait à se rompre. Tom s'approcha d'elle, gauchement, ne sachant pas très bien comment s'y prendre. Hésitant, il balbutia :

– Becky, je... je t'assure que je n'aime que toi.

Pour toute réponse, des larmes.

– Becky, supplia-t-il, dis-moi quelque chose.

Encore des larmes.

Alors Tom sortit de sa poche ce qu'il avait de plus précieux : un anneau de cuivre qui provenait d'un chenet ; il le lui tendit de manière qu'elle pût le voir.

– Tiens, Becky, prends, je te le donne.

Elle le jeta par terre. Alors Tom sortit de l'école avec l'intention de s'enfuir dans la campagne et de ne plus retourner en classe ce jour-là. Becky en eut le pressentiment et devint inquiète. Elle courut à la porte : personne ; elle sortit dans la cour : pas de Tom ! Alors elle cria :

– Tom ! Reviens, Tom !

Elle écouta anxieusement mais aucune réponse ne lui parvint. Autour d'elle tout était silence et solitude. Elle s'assit pour donner libre cours à son chagrin, pour se faire à elle-même des reproches... À ce moment ses camarades commencèrent à réparaître dans la cour ; il lui fallut cacher ses larmes, imposer silence à son cœur et s'infliger le supplice d'un long, morne et pénible après-midi pendant lequel elle n'aurait auprès d'elle personne à qui se confier.

Mark Twain, *Les Aventures de Tom Sawyer* (1876), chapitre VII,
traduit de l'anglais par François de Gaïl

VIII

Tom erra à l'aventure jusqu'à ce qu'il eût la certitude de ne plus rencontrer aucun de ses camarades rentrant chez eux. Il était de fort méchante humeur. Deux ou trois fois il traversa un ruisseau, conformément à une superstition juvénile qui voulait que franchir un cours d'eau brouillât la piste.

Une demi-heure plus tard il disparaissait derrière la demeure de la veuve Douglas, tout en haut de Cardiff Hill. Au loin, dans la vallée, la maison d'école était à peine visible. Tom pénétra dans un bois touffu et s'assit au pied d'un grand chêne, sur un tertre couvert de mousse. Pas un souffle de vent ; les oiseaux eux-mêmes ne chantaient plus ; la nature semblait plongée dans une sorte de torpeur. Seul le martèlement cadencé d'un pivert au travail ponctuait le lourd silence et rendait l'impression de solitude plus accablante. Tom était plongé dans ses pensées, de tristes pensées à l'unisson de l'ambiance environnante. Longtemps il resta assis, le menton dans ses mains, les coudes sur les genoux, absorbé dans une profonde méditation. La vie lui semblait un fardeau insupportable ; il se prenait à envier Jimmy Hodges, qui venait de disparaître. Oh ! s'assoupir pour toujours, ne plus penser à rien, ne plus s'inquiéter de rien ! Rêver pour l'éternité sous les arbres du cimetière tandis que le vent agiterait les feuilles et ferait onduler l'herbe sur la tombe... Ne plus avoir d'ennuis, ne plus avoir de soucis ! Si seulement il s'était toujours bien conduit à l'école du dimanche, il eût volontiers consenti à disparaître et à en finir avec ça.

Et cette petite ! Que lui avait-il fait ? Rien. Il avait agi dans les meilleures intentions du monde, et elle l'avait traité comme un chien. Oui, comme un chien. Un jour trop tard peut-être, elle regretterait ce qu'elle avait fait. Ah ! si seulement il pouvait mourir momentanément !

Mais les réflexions d'un gamin sont trop instables pour suivre longtemps le même chemin. Insensiblement la pensée de Tom se reporta sur les soucis de l'existence présente. Pourquoi ne pas tout abandonner, disparaître mystérieusement ? aller, s'en aller loin, très loin, au-delà des mers, dans des pays inconnus, pour ne plus jamais revenir ? Qu'est-ce qu'elle éprouverait alors ? Oui, il avait bien pensé à s'engager dans un cirque ; mais il n'envisageait plus cette éventualité que pour la rejeter. Il ne saurait être question de colifichets, de calembredaines, de déguisements bariolés, quand on se sent né pour planer dans les régions du romantisme. Non. Il serait soldat, et après de nombreuses campagnes il reviendrait, chargé d'ans et de gloire. Mieux encore... il irait chez les Indiens, il chasserait le buffle, s'engagerait sur le sentier de la guerre et dans les grandes plaines sans pistes du Far West. Il deviendrait un grand chef, il serait tout couvert de plumes, il aurait la figure toute tatouée ; et puis, un moite et lourd matin d'été il reviendrait, il ferait irruption dans l'école du dimanche en poussant un cri de guerre si terrifiant que tous ses camarades en dessécheraient de jalousie. Fi donc ! Il y avait mieux encore à faire ! Être pirate ! Oui, c'est cela ! Voilà l'avenir qui s'offrait à lui dans toute sa splendeur. Sa renommée s'étendrait sur le monde entier et les bonnes gens se signeraient au seul bruit de son nom ! Quelle ivresse n'éprouverait-il pas à parcourir les mers sur son vaisseau rapide et léger, le Génie des Tempêtes, arborant au mât de misaine son lugubre drapeau ! À l'apogée de sa gloire il apparaîtrait soudain dans son village natal ; il entrerait dans le temple, le visage hâlé par les intempéries, vêtu d'un justaucorps de velours noir, de chausses noires, de bottes noires, portant une écharpe rouge, les pistolets d'arçon à la ceinture, le poignard au côté, le chapeau à plumes sur la tête, son lugubre drapeau flottant au vent. Avec quelles délices n'entendrait-il pas les gens chuchoter sur son passage : « C'est Tom Sawyer le Pirate, le Vengeur Noir de la Mer des Antilles ! »

Sa décision était prise, il avait choisi sa carrière. Dès le lendemain il quitterait la maison et commencerait sa nouvelle vie. Il lui fallait donc se préparer dès maintenant et rassembler tout ce qu'il possédait. Il alla vers un tronc d'arbre abattu qui se trouvait près de lui et, à l'une des extrémités, il se mit à creuser un trou en terre avec son canif. Tout à coup, il heurta un objet en bois qui sonnait le creux. Il plongea la main dans le trou et avec recueillement prononça l'incantation rituelle :

– Que ce qui n'est pas venu vienne, que ce qui est venu reste !

Continuant à creuser, il dégagea une planche qu'il sortit du trou. Sous la planche, il y avait une cachette formée de pierres plates, et dans la cachette une bille. Prodigieusement étonné Tom se gratta la tête et s'écria :

– Ça, c'est un comble !

Avec humeur, Tom jeta la bille au loin, puis il réfléchit. Il venait de constater qu'une superstition, que ses camarades et lui avaient toujours considérée comme infaillible, se révélait inopérante. Elle consistait à enterrer une bille en prononçant certaines formules magiques, à laisser les choses en l'état pendant quinze jours, à rouvrir ensuite le trou en prononçant les mêmes incantations : moyennant quoi on devait retrouver, réunies dans la cachette, toutes les billes qu'on avait perdues jusqu'à ce jour, et ce, quel que soit l'endroit où on les avait perdues. Dans le cas actuel la recette avait lamentablement échoué. La confiance de Tom était fortement ébranlée. Jusqu'à présent il n'avait entendu parler que de réussites, et jamais d'insuccès. Il ne tenait pas compte des expériences qu'il avait lui-même tentées à plusieurs reprises car il n'avait jamais pu retrouver les cachettes. Il réfléchit et fut d'avis qu'une sorcière avait dû se mêler de l'affaire et rompre le charme. Il résolut d'étudier la question plus à fond afin de se faire une opinion, et chercha aux alentours jusqu'à ce qu'il ait trouvé une petite surface sablonneuse au centre de laquelle il y eût une dépression en forme d'entonnoir. L'ayant trouvée, il se baissa et, la bouche tout contre le sable, il appela :

– Cloporte, cloporte, dis-moi ce que je veux savoir ! Cloporte, cloporte, dis-moi ce que je veux savoir !

Le sable commença à remuer et Tom vit apparaître un petit insecte noir qui, effrayé, disparut bientôt dans une galerie adjacente.

– Il n'a rien dit. C'est donc vrai qu'il y avait une sorcière là-dessous. Je m'en doutais.

Entrer en lutte contre les sorcières, c'était aller au-devant d'un échec. Tom n'insista pas. Mais après tout, pourquoi ne s'approprierait-il pas la bille qu'il venait de retrouver ? Il entreprit de méticuleuses recherches mais en vain. Alors il revint à la cachette et, se plaçant dans la position qu'il occupait quand il avait jeté la bille, il sortit une autre bille de sa poche et la lança exactement de la même façon en disant :

– Sœur, va rejoindre ta sœur.

Repérant soigneusement l'endroit où elle tombait, il y courut et regarda. Mais son tir avait été trop court ou trop long ; il dut recommencer deux fois. Le dernier essai fut couronné de succès : les deux billets étaient à quelques trente centimètres l'une de l'autre.

À cet instant la sonnerie d'une trompette d'enfant se fit entendre. Alors Tom retira sa veste et sa culotte, transforma ses bretelles en ceinture, écarta quelques broussailles derrière le vieux tronc, tira du fourré un arc, une flèche, une épée de bois, une autre trompette, et muni de tout ce fourniment, il s'élança en avant, les jambes nues, la chemise au vent. Arrivé sous un grand orme il souffla à son tour dans sa trompette et, marchant sur la pointe des pieds, la main en auvent sur les yeux, il regarda dans toutes les directions. S'adressant à une escorte imaginaire il dit :

– Silence, mes braves ! Restez cachés jusqu'à ce que je sonne du cor.

Et Joe Harper apparut, aussi légèrement vêtu et aussi formidablement armé que Tom.

– Halte ! s'écria Tom ; qui donc pénètre dans la forêt de Sherwood sans ma permission ?

– Guy de Guisborne n'a besoin de la permission de personne. Et qui donc es-tu pour... pour...

– Tenir un pareil langage, souffla Tom en achevant la réplique car l'un et l'autre jouaient de mémoire et ils répétaient mot pour mot les phrases de leur livre.

– Qui donc es-tu pour tenir un pareil langage ?

– Qui je suis ? Je suis Robin des Bois ; ta chétive carcasse l'apprendra bientôt.

– C'est toi le redoutable hors-la-loi ? Je tiens à honneur de te disputer le passage sous ces grands arbres. En garde !

Ils saisirent leurs épées, se débarrassèrent du reste de leur attirail, prirent la position réglementaire, pied contre pied, et commencèrent un combat en règle, deux en prime et deux en quarte. Au bout de quelques passes d'armes les deux combattants étaient en nage.

– Je te touche et tu meurs, s'écria Tom. Pourquoi est-ce que tu ne tombes pas ?

– Je ne tombe pas, c'est à toi de tomber, répliqua Joe. C'est toi qui n'en peux plus.

– Eh bien quoi ? ça ne fait rien. Je ne peux pas tomber. Dans le bouquin il y a : « Alors, dans un coup de revers, il tua le pauvre Guy de Guisborne. Tu dois te retourner et je te touche dans le dos.

La citation faisait foi ; rien à dire. Joe se retourna, reçut le coup et tomba.

– Maintenant, dit Joe, à moi de te tuer. Chacun son tour.

– Je n'y peux rien, ça n'est pas dans le texte.

– Eh bien, ça n'est pas juste : voilà tout.

– Écoute, Joe ; tu n'as qu'à faire Frère Tuck, et m'étriller avec un bâton de pèlerin, ou le fils de Much le Meunier. Comme ça tu pourras me laisser pour mort. Ou alors je vais faire le shérif de Nottingham, toi tu feras Robin des Bois et tu me tueras.

Ainsi Joe eut satisfaction. Ensuite Tom redevint Robin des Bois ; la nonne perfide le laissa perdre tout son sang par sa blessure ouverte. Joe, personnifiant toute une tribu de hors-la-loi en pleurs, le releva et lui mit son arc en main.

– Là où tombera cette flèche, dit Tom, c'est là que vous enterrerrez le pauvre Robin des Bois.

Avec son arc il tira une dernière flèche et s'affaissa ; mais, tombant sur un lit d'orties, il se releva plus précipitamment qu'il n'eût convenu à un moribond.

Les deux gamins se rhabillèrent et rangèrent leurs équipements dans leurs cachettes respectives. Ils rentrèrent en trouvant que c'était bien dommage qu'il n'y eût plus de hors-la-loi et en se demandant ce que la civilisation moderne pouvait bien se vanter d'avoir fait pour compenser cette perte.

Quant à eux, ils aimaient mieux être hors-la-loi pendant un an dans la forêt de Sherwood que président des États-Unis pour le restant de leurs jours.

Mark Twain, *Les Aventures de Tom Sawyer* (1876), chapitre VIII,
traduit de l'anglais par François de Gaïl